

Le premier rêve de Jacques Attali, c'est sur une colline pleine de rires et de soleil qu'il faut le chercher, dans ce quartier d'Hydra qui surplombait Alger-la-Blanche. La parfumerie de la rue Michelet marchait bien, à l'enseigne de « Bib et Bab ». Aussi Simon et Fernand Attali avaient pu faire construire cette grande villa entourée de bougainvilliers, d'où l'on voyait d'un côté un vallon planté d'un majestueux figuier, et de l'autre le bois de Boulogne, cette forêt homonyme qui tapissait d'eucalyptus la pente plongeant vers la ville. Son rêve, Jacques le poursuivra jusqu'au sommet et jusqu'à la chute, courant après l'idée grandiose et angoissée qu'il s'est faite de lui-même, prêt à tous les sacrifices, mais vulnérable à toutes les erreurs. Le « Rosebud » de ce surdoué nomade repose là, sur cette colline des jours heureux et des âpres ambitions.

Simon et Fernand faisaient partie de cette bourgeoisie juive d'Algérie à qui un décret de 1870 avait donné la nationalité française. Ainsi ces sépharades-là, depuis longtemps exilés dans le Maghreb, avaient rejoint la France par le cœur, plus patriotes que les métropolitains, plus francophiles que les colons. Fascinés par cette mère patrie d'adoption, ils voulaient avec rage y conquérir leur place. C'est ainsi qu'ils ont engendré, dans l'après-guerre plein d'espoir, une génération de Rastignac du soleil, que leurs parents confiaient tremblants à la République, en comptant bien qu'elle tienne la promesse de Crémieux. On en était loin. Dans cette Algérie coloniale, les juifs étaient maintenus en lisière de la bonne société. La bourgeoisie catholique, celle qui avait opté pour Pétain, puis pour Darlan pendant la guerre, contre de Gaulle le résistant, pratiquait toujours un antisémitisme de bon ton, fait d'allusions discrètes et d'un apartheid invisible. En 1940, le décret Crémieux avait été aboli par Vichy, et rétabli à grand-peine en 1943. Jacques se souvient de sa mère parlementant en vain pour accéder à la piscine du Racing Club d'Alger, réservée, en quelque sorte, aux « vrais Français ».

Ainsi Jacques et Bernard, les jumeaux qui marchaient si bien à l'école, seraient pour la famille Attali les instruments de l'ambition et de la revanche. Simon, le parfumeur autodidacte, grand lecteur d'encyclopédies, passionné de spiritisme, poussa donc ses fils autant qu'il put. Il avait de la chance : les dons répondaient aux espoirs. Et ceux de Jacques, encore plus éclatants que ceux de Bernard, le firent s'évader de ce destin trop classique. Jacques lisait plus vite, comprenait plus vite, apprenait plus vite que tous ses condisciples. « Une bibliothèque lui faisait trois jours », dit son frère (1). Il s'était initié très tôt, l'un des premiers, à la méthode de la lecture rapide. Déjà il avait cette manie d'interrompre son interlocuteur au milieu d'un raisonnement parce que, dès le départ, il avait saisi la conclu-



Avril 1991. Après l'inauguration de la BERD : Jacques Attali avec François Mitterrand, John Major, Itzhak Shamir et Vaclav Havel.

sion. Déjà il passait sans effort des équations aux partitions, des romans aux théories, des théorèmes aux tableaux de maîtres. Déjà il avait compris son pouvoir de fascination quand, peu sûr de son physique, il commençait à virevolter de mot en mot, de concept en concept, captivant les auditeurs malgré son visage de chouette aux yeux tristes. C'est probablement à ce moment-là qu'est né son rêve. Ambitieux, il ne connaîtrait pas le sort des autres ambitieux, la simple ascension par le diplôme qu'attendait son père ou bien le banal exercice du pouvoir au terme d'un patient parcours. Romantique, érudit, superficiel et profond, il arriverait au sommet par le raccourci de l'intelligence. Il parviendrait au pouvoir par le savoir. Terrorisé par le temps qui passe, angoissé, fiévreux, rêveur et boulimique, il se devait d'aller comme l'éclair, pour parvenir au cœur des choses. La petite colline heureuse ouvrait sur le monde. Toute sa vie, il courrait de livre en livre, de salon en antichambre, d'université en conseil des ministres, ou d'administration, cherchant l'influence par la connaissance, luttant contre les heures, dormant peu et voyageant toujours, à l'affût d'une idée, d'un talent ou d'un honneur, petit-bourgeois qui s'envole par l'esprit et flotte sur les sommets, à la recherche de lui-même. Pour remplir ce programme, il fallait aller vite, trop vite. Peu de place, peu de temps pour les autres. Peu de place, peu de temps, pour les usages ordinaires, pour les attentions que requiert la vie en société, pour les lenteurs de

l'étude vraie, pour le travail de fond d'un chercheur ou l'obscurité d'un universitaire scrupuleux mais anonyme. Peu de temps pour se soucier d'autrui, pour rendre à un collaborateur ce qui lui revient, pour reconnaître sa dette à l'égard d'un auteur. Les idées fuient, les inventions sont éphémères : il faut les saisir, et avancer, avancer toujours... Ainsi tout était écrit : la gloire et l'opprobre, l'ascension et la chute, l'admiration et le ressentiment.

En 1956, Simon Attali pressent que la guerre commencée deux ans plus tôt tournera mal pour les pieds-noirs et pour la France. Il vend « Bib et Bab » et débarque à Paris, six ans avant les autres. Il rachète une parfumerie, rue de Passy, s'enquiert du meilleur lycée parisien – Janson-de-Sailly, rue de la Pompe – et achète un appartement sur le trottoir d'en face. Jacques et Bernard survolent leurs études, comme toujours. L'un choisit l'ENA, et suivra un itinéraire balisé ; l'autre l'IX et un chemin plus fantasque. Major à Polytechnique, il enchaîne ensuite Sciences Po puis l'ENA, glanant au passage un doctorat d'économie et un diplôme d'ingénieur des Mines. Déjà irritant, il assiege ses professeurs à la recherche d'une référence de plus, d'un livre oublié. A Sciences Po, il agace tellement Raoul Girardet que l'historien lui jette le titre d'un livre qui n'existe pas, contraignant Attali à une journée entière de vaines recherches. Dans les soirées d'étudiants, il fait sensation, précédé de sa réputation de tête d'œuf à claques, mais aussi accompagné à chaque fois d'une ravissante à la taille de mannequin. Sa méthode est déjà rodée : l'éclectisme mirobolant. Avec Bernard, il monte des réunions destinées à préparer le rapprochement entre l'ENA et l'IX, la culture juridique et économique alliée à celle des sciences exactes. Au diable la modestie ! Avec ses amis, ses relations, ses étudiants, c'est toujours ce débit